

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 33 (1888)  
**Heft:** 8

**Artikel:** Variété : une chasse au tigre  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-336783>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

sur la colonne au second emplacement qui lui est ménagé. Dans ces conditions, le trait de disjonction se marque au bas du cartouche supérieur, à une hauteur qui correspond à 0<sup>me</sup> 225, et le trait du tir se marque sur le même cartouche. L'échelle des vitesses qui correspond à cette seconde disposition est gravée sur la deuxième face de la règle et porte l'inscription *cadres à 50 m.*, tandis que la première porte l'indication *cadres à 100 m.*; pour se servir de cette seconde échelle, on retourne le curseur de manière que sa fenêtre corresponde à la graduation employée. Les vitesses y sont marquées entre 400 et 1,000 m., mais elles se présentent dans de moins bonnes conditions que pour l'espacement de 100 m.; elles vont de mètre en mètre entre 400 et 500 m.; de 2 en 2 mètres entre 500 et 600 m., et de 5 en 5 mètres entre 600 et 1,000 m.

Si le local ne permet même pas d'espacer les cadres à 50 m., on prendra un espacement moindre, tout en se servant de la seconde disposition, et l'on multipliera le résultat obtenu par  $\frac{E}{50}$ .

La règle porte, comme par le passé, une échelle millimétrique dont on se sert lorsque, au lieu d'une vitesse, on veut mesurer une durée; pour ce genre d'expérience on emploiera la seconde disposition, afin que le temps se traduise par une longueur plus grande.

Les expériences auxquelles nous avons soumis le chronographe modèle 1888, nous ont montré qu'il ne laisse rien à désirer sous le rapport de la régularité et de l'exactitude. »



## VARIÉTÉ

### Une chasse au tigre.

On lira avec intérêt, dit l'*Avenir militaire* du 8 mai, la lettre suivante, écrite par un des jeunes princes de la famille d'Orléans qui, pour compléter son instruction militaire, a entrepris avec deux amis un voyage dans l'Inde :

Nous sommes partis de Calcutta, M. de M..., de B..., et moi, sur une sorte de chaland d'une trentaine de mètres de long et à deux ponts que traîne un petit vapeur, pour les Sauderbands, qui sont formés par le Delta de l'Hongly.

Je dois dire qu'à Calcutta on s'est moqué de nous, parce que c'est un pays réputé malsain et où plusieurs Anglais ont été sans succès au point de vue de la chasse.

M. de M.... est le plus charmant compagnon qu'on puisse trouver et sous le rapport de chasse, équipement, fusils, il s'y connaît à merveille. Sans lui, nous n'aurions pas fait grand'chose.

Nous habitons sur un grand bateau dont nous avons divisé le bas en deux chambres et une salle à manger. Moyennant 20 roupies, avec du drap noir, quelques planches et un tonneau, j'ai construit une chambre noire, et j'y ai fait, développé et tiré une collection de photographies que je vous envoie. Elles ont le mérite d'avoir été entièrement faites par moi.

Nous avons emporté des provisions pour trois semaines, plus quelques génisses destinées à être offertes en sacrifice aux tigres.

Nous habitons donc la cale, les hommes le premier pont. Le deuxième nous sert de promenoir et de lavoir.

Après trois jours de détour dans des canaux, nous arrivons au dernier village avant la jungle. Ce sont des cahutes recouvertes de feuilles de palmier et habitées par des pêcheurs et des chasseurs, beaux hommes au type européen qui passent toute leur vie dans leur pirogue et sont excessivement braves.

Il y a là les restes d'un temple de Khâli, la déesse noire, où un vieux prêtre qui a la prétention de barangouiner quelques mots d'anglais, fait guillotiner des chèvres. Nous lui offrons du whisky, du papier et divers autres présents qui nous mettent dans ses bonnes grâces et, par son entremise, nous entrons en rapport avec les Shikaris (chasseurs) qui, de leur naturel, sont fort indépendants.

Le premier jour, nous reconnaissons autour du village des volcelest de tigres.

Nous voici fort excités et nous attachons quelques vaches dans le bois.

Le lendemain matin les chasseurs viennent nous dire que deux tigres sont dans le bois.

Nous nous y rendons et commençons une traque sur le volcelest dans les fourrés de houx, avec des lianes et de la boue jusqu'au genou. Je ne sais comment nous avons pu y pénétrer. Les natifs glissent là-dedans sans vêtements, sans bruit et sans armes. Néanmoins les tigres filent.

Dans le bois, nous retrouvons une vache tuée. Nous en attachons une autre dans la clairière ; nous accrochons nos hamacs sur nos arbres. Et nous montons dedans à six heures du soir. Nous sommes à cent mètres les uns des autres. Malheureusement la nuit se fait noire. Je commence à ne plus distinguer la vache.

Vers neuf heures, des rugissements lointains annoncent l'arrivée des tigres. Leur cri est en tout semblable au beuglement d'une vache. Mon Shikari, à cheval sur une branche à côté de moi, est très excité. J'ai deux fusils : le 5 et le 8. Tout à coup, M. de B... crie : La tigresse a passé. Elle avait, en effet, sauté le layon.

Bientôt j'entends un bruit de branches cassées avec de forts souffles sous mon arbre. J'ai beau regarder, impossible de rien voir. Je tire au jugé. Deux bonds dans les buissons m'annoncent que le tigre

part. M. de M... le tire un instant après à cent mètres sautant le layon, sans résultat. Deux heures après, je suis réveillé par un rugissement effroyable à vingt mètres de moi. Pour le coup, je crois que le tigre saute sur mon arbre, ce qui arrive parfois. Mais des beuglements et un bruit de lutte me prouvent qu'il est en train de tuer la vache. Je tire deux coups au jugé et jusqu'au lendemain matin, je n'entends plus rien. Au jour, nous trouvons, en effet, la vache tuée, avec des marques de griffes et de dents dans le cou. Ma balle avait été à dix centimètres du tigre. Pas de chance.

Devant l'impossibilité de voir la nuit du haut d'un arbre, nous y renonçons et construisons, dans le coin de la clairière, une cage en bambous entourée de feuillages où nous nous mettons, M... et moi, avec deux Shikaris.

La première nuit, deux tigres tournent dans les buissons à dix mètres de nous, se livrant mutuellement à des ébats, où leur concert, de sourd qu'il est au commencement, se termine par des cris de rage et des jurements. Chaque fois nous nous jetons sur nos fusils, craignant pour la solidité de la cage, mais ils ne veulent pas se montrer. Au petit jour, impatientés, nous marchons sur un buisson où nous les entendons. — Mais nos bottines craquent et nous les entendons se sauver à deux mètres de nous, sans pouvoir tirer.

La nuit suivante rien. Ils sont partis.

Nous essayons en vain une battue dans les bois. Nous avons fait percer à cet effet deux layons. Je suis forcé de rester à pied. L'arbre où j'étais était couvert de fourmis rouges et je suis dévoré. Le tigre, encore cette fois, a filé trop tôt. Nous ne voyons rien. Nous commençons à nous désespérer et à nous consoler en chassant ce qu'ici on considère du petit gibier. M... avait tué un cerf et moi une panthère, lorsqu'un paysan à qui ses traits océaniens ont valu le surnom de « Papouan » vient nous annoncer qu'un tigre a tué une vache.

Nous partons, M. M... et moi. Après avoir tenu un conseil de guerre, nous décidons de battre le bois et nous nous plaçons en vue du ruisseau.

Au bout de quelques minutes, j'entends un grand remue-ménage et vois un énorme tigre au pelage roux, sauter le ruisseau à 120 mètres de moi. Il me semble hors de portée. Néanmoins, je lâche mes deux coups de 8.

M... arrive à la course et nous commençons à tourner le bois pour voir si le tigre y est. Voilà le volcelest, et je constate qu'il a du sang. Je l'ai blessé. Mais nous ne pouvons plus marcher dans le bois. Un tigre blessé est ce qu'il y a de plus dangereux. Nous nous plaçons et faisons tirer des coups de fusil dans le bois. Nous espérons que le tigre ira dans la grande jungle. Il n'en est rien. Nous revenons sur le layon et constatons que le tigre l'a sauté. M. de M... suit à pied le layon de Nokipour. Je vais en pirogue sur la rivière et l'appelle peu

de temps après, ayant traversé la rivière à la nage. Nous traversons, nos batteurs, le papouan en tête, criant, brandissant un fusil à pierre de deux mètres de long, dont il se sert généralement comme d'un bâton. La jungle entre nous et Mahmud paraît si fourrée que nous sommes obligés de faire un grand crochet pour nous trouver sur le layon.

Il ne faut pas songer à battre. M. de M... fait quelque chose de fort dangereux. Il suit la piste du tigre dans la jungle, se frayant un chemin au couteau. Les chasseurs ne veulent pas y entrer et parlent d'abandonner le tigre. Je descends pendant deux kilomètres le ruisseau, avec de l'eau jusqu'au ventre, et constate que le tigre est entré dans la jungle. M... arrive. Nous faisons le tour de cette jungle — elle n'a que 500 mètres de long et est bordée par un layon de 20 mètres de large. — Nous allons faire le dernier essai. Nous mettons quelques hommes dans la rivière.

Je me mets d'un côté pour surveiller la grande rivière au cas où il voudrait la passer. M... à 50 mètres de moi. On tire des coups de fusil et j'entends aussitôt un animal se promener de long en large dans le fourré contre le layon entre M... et moi. C'est le tigre. Nous arrêtons nos seconds fusils et disons à nos chasseurs de se tenir prêts à tirer en même temps que nous. Le tigre va sauter sur l'un de nous. C'est sûr. Nous avons quelques minutes de cette agréable attente. Le domestique de M. de M..., qui ne portait que des cartouches, grimpe comme un singe au haut d'un arbre. Le tigre marche sur moi. M. de M... le voit avant qu'il ne saute et tire un coup auquel répond un rugissement effroyable, puis un second. Les rugissements recommencent. Nous entrons dans le buisson et trouvons le tigre en vie, tapi dans la boue. Nous nous livrons à un petit feu roulant, et vraiment il faut que ce soit bien dur. Pour le tuer, nous lui avons envoyé six balles de calibre 8, à dix grammes de poudre, dans les épaules et à la tête. Ma première balle a été dans le derrière, et cela m'a vraiment étonné de l'avoir touché à cette distance et au sauté.

Mais la tigresse, car c'en était une, est à moi, car elle est à la première balle. Elle a 2 m. 80 du museau au bout de la queue et de belles griffes. Le village entier nous entoure. On nous offre des noix de coco que nous acceptons avec empressement; c'est la seule boisson rafraîchissante du pays. Au bateau des cris de joie de tout l'équipage et le soir une fête énorme. Le lendemain nous dépouillons la tigresse, donnant le foie, la graisse, les entrailles, aux hommes qui font avec des médecines pour toute maladie.

Nous sommes au comble de la joie, voici une belle entrée en chasse, et il n'y a pas beaucoup de gens aux Indes ayant tué un tigre à pied. De plus, nous l'avons tué seuls, sans Anglais, en arrangeant tout nous-mêmes. Le surlendemain nous sommes partis sur une trace de rhinocéros. Des volcelest de 40 centimètres de diamètre et des trous



de 80 centimètres dans la boue. Ils sont fort difficiles à chasser, parce qu'ils sont très sauvages. Nous marchons deux heures dans la boue jusqu'au ventre et dans une jungle si épaisse qu'on ne voit pas à un mètre. Nous les avons entendu manger des feuilles à quinze pas de nous, puis nous éventant détalant au triple galop.

Nous voici repartis, M... et moi, sur le steamer pour quatre jours pour en retrouver.

En somme, nous avons eu un tigre après trois nuits d'affûts et une course de six lieues, de six heures du matin à sept heures du soir. Voici trois jours que nous sommes après les rhinocéros et nous ne désespérons pas d'en avoir.

Nous venons de revenir bredouille. Nous sommes pressés par le temps. Pendant quatre jours nous avons poursuivi une famille de rhinocéros sans pouvoir les rejoindre. Ils étaient trop effrayés.

Avant de partir, nous avons encore été une fois au tigre. Je l'ai entendu bâiller et éternuer à cinquante pas de nous. Mais nos coolies font plus de bruit autour de moi que des batteurs. Le tigre a filé. Il était dans une grande île de l'autre côté d'une rivière qu'il avait passée la nuit, couché sur un sanglier qu'il avait pris après une longue chasse dont nous avons suivi les détours au volcelest. Le temps presse, et nous sommes obligés de repartir, quoique bien à regret. Aujourd'hui le maire d'un village vient nous annoncer à bord qu'un tigre a tué un bûcheron deux heures avant. Mais à moins de rester trois jours de plus, nous ne saurions où le retrouver. Nous continuons notre route.

Nous voici de retour à Calcutta où j'ai trouvé vos bonnes lettres. Comme M. de B... a pu vous l'écrire plus longuement, nous partons pour le Népal.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Nouvelle édition de l'*Atlas Stieler*, édité par Justus Perthes, Gotha, en 95 cartes, soit 32 livraisons, à paraître en 3 ou 4 ans. Prix 2 fr. 15 la liv.

Tout le monde connaît l'atlas Stieler, l'inséparable compagnon des élèves de presque toutes nos écoles, et qui le reste encore quand les écoliers sont devenus des hommes lancés dans le tourbillon de la vie active.

Or six ans se sont écoulés depuis que la dernière feuille de la dernière édition de l'atlas Stieler a été mise en vente, et pendant ces six années que d'événements intéressants sont venus agrandir le cercle de nos connaissances géographiques ! L'empire d'Allemagne a pris rang parmi les nations colonisatrices et s'est assuré la possession de vastes territoires dans l'Afrique du Sud et dans le Grand Océan ; l'Etat du Congo s'est définitivement constitué ; la Russie et l'Angle-